

UN LIVRE
QUI BOUSCULE
LES CERTITUDES

AIME-T-ON VRAIMENT SES ENFANTS ?

Aujourd'hui, on n'a plus que des enfants « désirés » et on imagine qu'on les chérit d'autant plus. Pas sûr, rétorque Marie-Rose Moro, pédopsychiatre. Dans « Aimer ses enfants ici et ailleurs »*, elle affirme même que cette idée nous empêche de les accueillir dans toutes leurs diversités. Interview.

Faire un détour par l'ailleurs pour comprendre ce qui se passe ici. Déplacer ses frontières intimes en voyageant, pour faire vaciller ses préjugés les plus inconscients. C'est déjà ce que préconisait Montaigne, et c'est ce que fait inlassablement la pédopsychiatre et psychanalyste Marie-Rose Moro, à la fois organisatrice des missions en psychiatrie de Médecins sans frontières et directrice du service de psychopathologie de l'enfant à l'hôpital Avicenne de Bobigny, où se tient une consultation transculturelle. Dans « Aimer ses enfants ici et ailleurs... » (éd. Odile Jacob), elle interroge nos évidences sur l'amour que nous portons à nos enfants, et nos présupposés pour qu'ils grandissent harmonieusement. Marie-Rose Moro ne nous dit pas comment agir. Elle observe et se questionne. Pas de leçons dans ce livre, mais des récits de situations rencontrées avec des enfants de migrants ou de Français. Rencontre avec une femme empathique.

* « Aimer ses enfants ici et ailleurs. Histoires transculturelles », Odile Jacob. En librairie le 8 février.

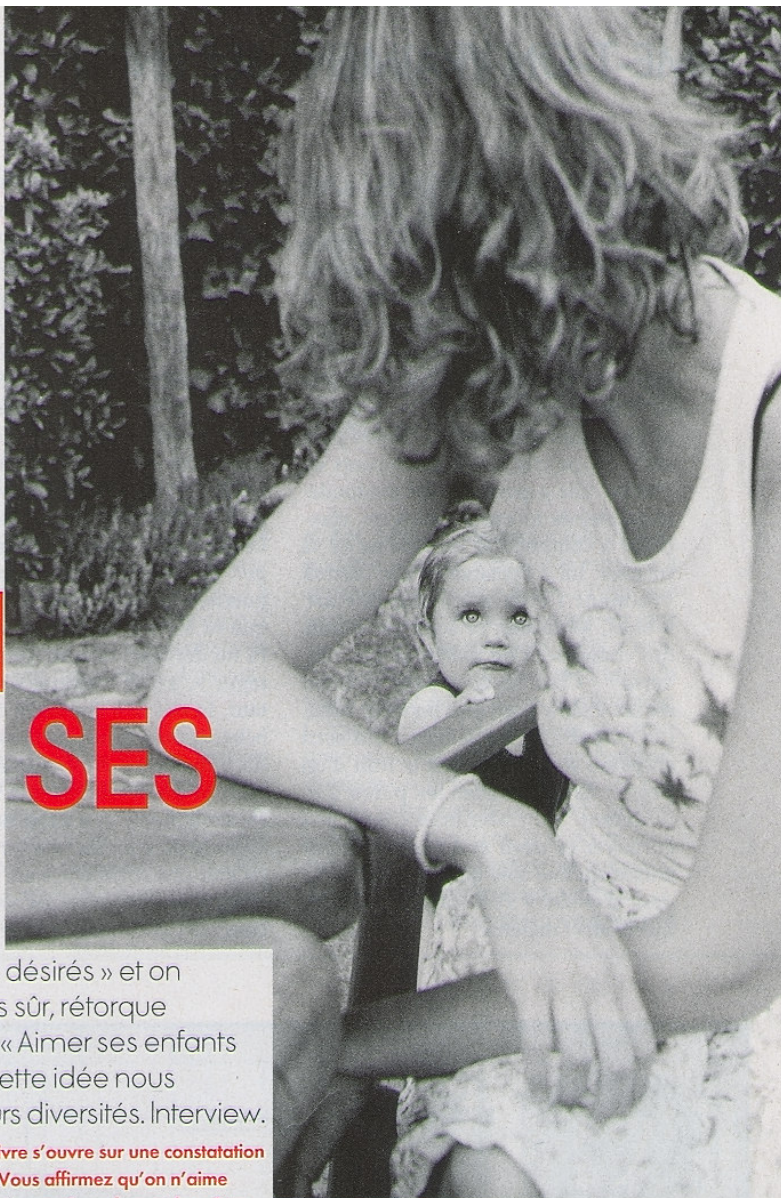
ELLE. Votre livre s'ouvre sur une constatation iconoclaste. Vous affirmez qu'on n'aime pas les enfants, « mais seulement les nôtres et ceux qui leur ressemblent ».

MARIE-ROSE MORO. On ne se rend pas assez compte à quel point on impose un idéal que l'on croit universel à tous les parents et à leurs enfants. Alors qu'on prône le respect de la différence, on supporte mal l'altérité en matière de parentalité. Nous pensons, mutatis mutandis, que nous aimons forcément nos enfants plus que « les autres », puisque nous choisissons le moment de leur venue au monde. Nous avons tendance à nous ériger en modèle, aveugles sur nos violences à l'égard de nos propres enfants. Mais nos enfants si aimés sont rapidement condamnés et marginalisés s'ils bifurquent à l'adolescence. Ils sont condamnés dans tous les sens du terme : symboliquement et juridiquement. Non seulement on disqualifie leur lenteur à accepter, entre autres exemples, les contraintes de la scolarité, mais on ne leur donne pas de seconde chance : celle de devenir

adultes dans un monde qui leur laisse une place. On a beau clamer qu'on aime les enfants, on est plus que jamais démuné lorsqu'ils défont. Aime-t-on les enfants dans leur diversité ? Bien sûr que non ! On aime ceux qui ne contredisent pas nos idéaux.

ELLE. Pourquoi dites-vous que l'on associe l'amour qu'on porte aux enfants à la contraception ?

M.-R.M. S'il y a une convention érigée en besoin fondamental, c'est bien « le désir d'enfant ». On considère qu'il est un ingrédient nécessaire pour qu'un enfant se porte bien. Or, cette notion est récente et circonscrite. Elle est une représentation parmi d'autres. Dans certaines sociétés, au contraire, on imagine que ce sont les enfants qui choisissent le ventre de leur mère. Existe ailleurs la théorie de « l'enfant endormi », qui s'éveille dans l'utérus lorsqu'on ne l'attend pas. Chez les



AIME-T-ON VRAIMENT SES ENFANTS ?

Mossi d'Afrique de l'Ouest, on pense que l'acte sexuel n'est que la partie visible de l'iceberg. Ce qui compte, c'est le collectif : le berceau familial de l'enfant. Je me souviens de Maryama, venue de Bamako en France sans entrain, pour accompagner son mari. Elle avait une représentation complexe de la fécondité, qui empruntait autant aux schémas traditionnels de son pays qu'à ce qu'elle avait découvert en France. Elle a pourtant été profondément blessée lorsqu'un médecin, cherchant à comprendre les raisons de sa tristesse, lui a demandé si elle désirait vraiment l'enfant qu'elle portait. « Mais, Monsieur, ce sont les enfants qui choisissent de naître, et pas l'inverse ! » Chez nous, le désir d'enfant est un sésame pour leur bonheur futur. On culpabilise les femmes qui sont enceintes sans que ce soit le fruit d'un projet. Sans compter les pères qui, pourtant, sont nombreux à ne pas éprouver ce désir et à n'investir leur enfant qu'une fois qu'il grandit. « Le désir d'enfant » s'est substitué à l'anti-instinct maternel.

ELLE. En contre-exemple, vous citez un bébé né d'un viol, qui « répare » sa mère...

M.-R.M. Alphonsine, 18 ans, a été mise dans un avion pour la France alors qu'elle avait été violée deux fois au Congo, huit mois auparavant. Elle a accouché quelques heures après son arrivée, dans une maternité de la banlieue parisienne. Lorsque j'ai été appelée en urgence par l'équipe, elle refusait de regarder et de nommer son bébé. Elle pleurait beaucoup et craignait d'être renvoyée à Brazzaville. Le bébé aussi hurlait. « C'est un étranger, m'a-t-elle dit. Un bébé né de la guerre. » Un silence est tombé. « Puisque tu as l'air de t'intéresser à elle, si tu lui donnes ton nom, cela va la protéger », a-t-elle ajouté un peu plus tard. Et elle m'a demandé de porter le bébé. Il était tonique. Lorsqu'il a été dans mes bras, Alphonsine a regardé pour la première fois son nourrisson si peu aimable et a proposé qu'on lui apporte un biberon « comme ça se fait en France ». Puis elle s'est mise à l'allaiter, mais elle l'a fait en cachette : elle craignait qu'on ne la juge, qu'on ne

comprenne pas qu'elle donne son lait à un bébé né d'un viol.

ELLE. Que comprendre de l'histoire d'Alphonsine ?

M.-R.M. A sa naissance, Alphonsine a progressivement cherché une stratégie pour humaniser son bébé et, réciproquement, il lui a sauvé la vie. Elle a finalement appelé sa fille Elavie. Un trauma est à l'origine de sa vie, mais l'enfant signe aussi le dépassement de la violence et un nouvel élan. Aujourd'hui, Elavie a 7 ans, elle est toujours aussi vive et elle apprend le français à Alphonsine. Il n'est pas question de faire des prédictions sur la manière dont la petite fille va élaborer la tragédie qu'a été sa conception. Le moment clef a été quand Alphonsine a pu appeler son propre père au Congo et qu'il lui a dit que « cet enfant était celui de la famille ».

ELLE. Quelles sont les violences qu'on impose à nos enfants à notre insu ?

M.-R.M. La pression éducative est parfois tellement forte qu'elle abrase tout le reste. Dans certaines familles, on exige que le moindre de leurs jeux ait

« une utilité ». En même temps, on aimerait bien que ces mêmes enfants aient « des passions » et soient doués de rêverie. Comment rêver si chaque seconde est comptée ? Après le rapport de l'Inserm qui préconisait de détecter précocement les enfants hyperactifs, des parents ont consulté dans l'espoir d'obtenir des médicaments. Prenons l'exemple de ce couple qui m'a rencontrée après avoir lu un article sur le rapport. Pour cette famille bien informée, il était tout d'abord inconcevable que la thérapie prenne du temps alors qu'il existe des possibilités de soins brefs. Les parents jugeaient « peu efficace » mon désir de connaître le passé de l'enfant. Dépitée et me sentant soudainement très isolée, proche d'un enfant à qui l'on refuse une histoire, je me suis tournée vers leur fils. Je lui ai demandé s'il savait pourquoi il était là. Sa réponse nous a sidérés, tant elle dénotait son sens de l'observation : « Je suis là parce que je suis un petit monstre. Parce que je n'ai pas de frère ni de sœur, et que je fatigue les adultes. » On a pu travailler sur la solitude dans

laquelle était muré chaque membre de la famille, et dans laquelle cette consultation m'avait moi aussi plongée. Les relations ont d'abord été conflictuelles. La mère, qui écoutait à la porte du bureau, jugeait mes interventions « sans intérêt pédagogique ». Elle avait raison, nous n'étions pas à l'école ! Il a fallu du temps pour qu'on s'habitue les uns aux autres. Ce temps, justement, qu'ils redoutaient. Pourtant, une fois que ce travail a été engagé, les parents n'ont plus parlé ni de durée ni de médicament. La mère a repris des activités auxquelles elle avait renoncé à la naissance de son fils. Au fil du temps, il a reconquis une capacité à se concentrer sans tourbillonner, et les parents aussi ont redécouvert une certaine douceur.

ELLE. L'une des violences que l'on fait subir aux enfants est la solitude ?

M.-R.M. Oui. De même que les femmes émigrées sont souvent privées d'un entourage essentiel, ou de leurs « comères » lorsqu'elles donnent naissance, de même de nombreux enfants grandissent seuls. Au nom de la lutte contre les communautarismes, on

détruit des systèmes de garde sur lesquels des familles pourraient s'appuyer. Mais les enfants des familles aisées souffrent aussi d'isolement, notamment à l'adolescence. Comme ils savent à peu près tout faire, on s'en déteste d'autant plus volontiers qu'ils sont demandeurs d'autonomie. Or, eux aussi ont besoin d'avoir la certitude que les adultes les protègent.

ELLE. Vous dites que, dans nos sociétés occidentales, les exigences intellectuelles sont si fortes qu'elles violentent les esprits...

M.-R.M. Notre école maternelle est formidable, surtout lorsqu'elle renonce à apprendre à lire et à écrire... Pour que leur petit prenne de l'avance sur leur vie, certains parents sont prêts à tout. Par ailleurs, la conviction d'être un joyau désiré ne rend pas invulnérable. Comment être à la hauteur du désir qui vous a fait naître ? L'impossibilité, illusoire ou non, de satisfaire les exigences parentales se mute en autodestruction. Et pourtant, je suis convaincue qu'aucun enfant ne se construit sans les projections de ses parents.

INTERVIEW D'ANNE DIATKINE